Zeitschrift: Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

Band: 69 (2005)

Heft: 273-274

Artikel: La survivance du gaulois dans l'espace helvétique : nouvelles contributions toponymiques à une vieille question

Autor: Kristol, Andres

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-400094

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA SURVIVANCE DU GAULOIS DANS L'ESPACE HELVÉTIQUE: NOUVELLES CONTRIBUTIONS TOPONYMIQUES À UNE VIEILLE QUESTION[1]

1.1. Dans un article touffu d'une bonne centaine de pages qui a fait date dans l'histoire de la recherche – c'est l'aboutissement de plusieurs années de travaux consacrés au substrat gaulois en Suisse (cf. Hubschmied 1924, 1926, 1933) – Johannes Hubschmied (1938, 48-155) a défendu la thèse selon laquelle le gaulois se serait conservé dans certaines régions de la Suisse actuelle jusqu'à l'arrivée des Alamans au Ve siècle. De cette manière, les parlers germaniques auraient directement succédé au gaulois, et on trouverait des mots d'origine celtique[2] en suisse alémanique qui manquent dans les parlers romands. Les colons alamans les auraient donc directement empruntés à une population de langue celtique:

> «In unserem Lande lebte das Gallische sicher noch, als die Alemannen (im 5. Jh.) einbrachen und sich hier festsetzten. Denn im Alemannischen finden sich manche Wörter gallischen Ursprungs, die im Romanischen fehlen oder wenig verbreitet sind: die Alemannen werden sie direkt von den Galliern, nicht durch Vermittlung der Romanen, übernommen haben. Auch haben die Alemannen für manche geographische Namen eine andere gallische Form übernommen als die Romanen»[3] (Hubschmied 1938, 49).

---

(1) Version révisée d'une communication présentée lors de la réunion de la *Société française d'onomastique* à Paris, en avril 2004. Je remercie les participants à la discussion de leurs critiques, contributions et observations judicieuses.

(2) J'utilise *celte* – pour désigner le peuple – et *celtique* (*continental*) – pour désigner la langue – comme synonymes de *gaulois*, en m'appuyant sur la petite remarque de Jules César (*De Bell. Gall.* I.1) qui déclare que la Gaule est habitée par une population «qui ipsorum lingua *Celtae*, nostra *Galli* appellantur».

(3) «Dans notre pays, le gaulois était certainement encore vivant au moment où les Alamans (au Ve siècle) font irruption et s'installent. Car en alémanique on trouve plusieurs mots d'origine gauloise qui manquent en roman ou qui y sont peu répandus: les Alamans les auront empruntés directement des Gaulois, sans passer par les Romans comme intermédiaires. De même, les Alamans ont adopté pour différents noms géographiques une autre forme gauloise que les Romans.»

Et un peu plus loin:

> «In den ersten Jahrhunderten nach dem Einbruch der Burgunden [*sic*], Alemannen, Langobarden lebten in der heute romanischen Schweiz Germanen inmitten von Romanen und von Galliern, in der heute deutschen Schweiz Romanen und Gallier inmitten von Alemannen, im Westen auch von Burgunden»(4) (*loc. cit.*).

Toujours selon Hubschmied, au sud de Berne, dans l'Oberland bernois, c'est-à-dire dans l'arrière-pays de la ville de Thoune (qui porte effectivement un nom d'origine celtique), ainsi que dans le Haut-Valais, le gaulois aurait survécu jusqu'au IXe – et peut-être même jusqu'aux Xe-XIe siècles dans certaines vallées alpines isolées, chose tout à fait extraordinaire à l'échelle de l'Europe continentale. Par conséquent, selon Hubschmied, certaines parties de la Suisse actuelle, pendant une bonne partie du haut Moyen Âge, auraient été caractérisées par un trilinguisme hautement intéressant d'un point de vue sociolinguistique. À l'heure où la sociolinguistique historique connaît un développement important(5), nous serions donc ici en présence d'un cas de figure qu'il serait urgent de réexaminer de plus près. En effet, le rôle de la toponymie comme révélateur de l'histoire linguistique interne et externe – en particulier pour des périodes de l'histoire humaine pour lesquelles les documents historiques directs et explicites font défaut – est reconnu depuis longtemps(6).

En fait, il convient de souligner que les idées avancées par Hubschmied – si elles ont ébloui certains chercheurs de son époque(7) – ont été rejetées très rapidement, dès les années 1940-50, par des celtisants et

---

(4) «Dans les premiers siècles après l'irruption des Burgondes, des Alamans, des Longobards, les Germains vivaient au milieu d'une population romane et gauloise dans les parties actuellement romanes de la Suisse. Quant aux parties actuellement germanophones de la Suisse, les populations romanes et gauloises vivaient au milieu des Alamans, et à l'ouest également au milieu des Burgondes.»

(5) On pense à la toute récente histoire sociolinguistique du français parisien de Lodge (2004) et surtout à la brillante analyse du multilinguisme régnant dans l'Empire romain d'Adams (2003).

(6) Pour le rôle de la toponymie pour une meilleure connaissance de l'histoire linguistique de la Romania submersa en Suisse alémanique occidentale et pour la durée du bilinguisme germano-roman, voir en particulier Kristol (2002, 2003, 2004).

(7) Parmi lesquels on trouve von Wartburg, dans un compte rendu de 1940, malgré certaines réticences et des commentaires ponctuels très critiques.

indoeuropéanistes tels que Pokorny (1948/49, 220-267), ainsi que par des spécialistes de la toponymie et les historiens de la langue en Suisse alémanique tels que Boesch (1958, 162-163), avec de très bons arguments en général, même si de nombreuses questions restaient encore en suspens. Malgré cela, les propositions de Hubschmied ont été avidement reprises par le toponymiste breton Falc'hun (1966, 1977, etc.), pour qui elles constituaient une confirmation bienvenue de sa thèse d'une survivance du celtique continental en Armorique jusqu'au moment de l'arrivée des Bretons, qui se précise à partir du Ve siècle(8). Et c'est ainsi que l'idée d'une très longue survivance du gaulois en Suisse, surtout dans l'espace alpin, a été accueillie dans de nombreux travaux plus récents, en particulier dans la recherche anglo-saxonne qui ne semble pas avoir pris connaissance des comptes rendus très critiques des années 1940-50 à l'égard de la thèse de Hubschmied(9). De même – ainsi que plusieurs collègues me l'ont indiqué lors de la réunion de la SFO à Paris, en 2004 – la thèse de Hubschmied continue à être enseignée en France, dans certains cours d'histoire de la langue française.

1.2. Étant donné les travaux sur la toponymie des quatre régions linguistiques de la Suisse que mon équipe et moi-même avons entrepris depuis 1998, dans le cadre de l'élaboration du *Dictionnaire toponymique des communes suisses* (*DTS*, Kristol et al. 2005), il m'a semblé que le moment était venu de reprendre la question de la survie du gaulois en Suisse sur de nouvelles bases, dans l'espoir – peut-être futile – de tordre

(8) Falc'hun écrit: «On pense aujourd'hui que lors de l'invasion alémanique du VIe siècle [sic; le Ve siècle de Hubschmied est devenu le VIe siècle chez Falc'hun] les Helvètes parlaient encore gaulois. [...] Ces faits rendent désormais difficilement soutenable la théorie de l'extinction du gaulois en Armorique avant l'arrivée des Bretons dans la deuxième moitié du Ve siècle» (1966, 329 [²1982, 194]).

(9) A titre d'exemple, cf. l'article de synthèse de Polomé (1983) ou la sociolinguistique historique du français de Lodge (1993/1997). Lodge (1997, 73s.) écrit: «La survivance d'un parler celte dans ce qui correspond à la Suisse alémanique d'aujourd'hui est encore attestée au Ve siècle (cf. Polomé, 1983, p. 530) et peut-être même jusqu'au VIIIe siècle (cf. Falc'hun, 1977, p. 55).» – J'ai pu vérifier qu'aucun auteur depuis Hubschmied n'a pris la peine d'entreprendre lui-même des recherches sur la survie du gaulois en Suisse du Ve au VIIIe siècle. Falc'hun, Polomé, Lodge et bon nombre d'autres auteurs se sont contentés de reproduire directement ou indirectement les idées de Hubschmied.

le cou une bonne fois pour toutes aux idées de Hubschmied qui font régulièrement surface. Car il faut bien avouer, dès l'entrée en matière, que mon intention, dans ces lignes, est de démontrer que l'approche de Hubschmied est erronée autant dans les contenus que dans la méthode.

Avant d'entrer en matière, je tiens à souligner que si le débat sur la durée de la survie du celtique continental a souvent été entaché de considérations idéologiques – la celtophilie est un phénomène répandu(10) – mon approche de la question se veut complètement neutre. Même si je m'oppose ici à l'idée d'une survivance du gaulois dans l'espace helvétique jusqu'à une époque récente, je n'ai aucune aversion – par une sorte de retour du balancier – contre les Celtes. Je n'ai aucune réticence à l'égard d'une étymologie celtique sérieusement étayée. Il ne fait évidemment aucun doute qu'au moment de la conquête de la Gaule par Jules César, toute la Suisse actuelle était de langue celtique(11). Il ne fait aucun doute non plus que l'Helvétie romaine est restée linguistiquement celtique – puis bilingue – pendant plusieurs siècles, sous la domination romaine. L'époque celtique et la période gallo-romaine ont laissé

(10) Il est significatif, à cet égard, de comparer les tentatives de dater le fameux témoignage de la *Vie de saint Symphorien d'Autun* («nate nate Synforiane, mentobeto to diuo»; cf. Meid 1983, 1018). Selon les auteurs que l'on consulte, le martyre de saint Symphorien se serait déroulé en 179, en 257 ou en 304/305; Meid lui-même indique la date de 305. Si saint Symphorien est mort en 179, cette phrase, qui aurait été prononcée par la mère du saint au moment de son supplice, atteste le «gaulois» parlé de la fin du IIe siècle. S'il est mort en 305, elle nous informe sur la nature du gaulois parlé au début du IVe siècle. Or, la date la plus tardive est régulièrement mentionnée par des celtophiles qui insistent sur la durée de la survie du gaulois. Les deux premières dates, en revanche, se trouvent dans les encyclopédies catholiques sérieuses. Selon celles-ci, la date de 305 est tout simplement fausse; elle résulte de la confusion entre deux saints du même nom. Le premier a souffert le martyre à Autun, en 179 ou en 257; le deuxième a été exécuté en 304/305 sous Dioclétien en Pannonie, l'actuelle Croatie, et ne nous concerne pas.

(11) Dans l'espace actuel de la Suisse et dans la période qui précède la conquête romaine, la civilisation celtique s'est en effet superposée, en les assimilant, à toutes les cultures antérieures. Ceci est vrai même et surtout pour la plupart des vallées des Grisons, traditionnellement considérées comme 'rhétiques'. La recherche archéologique récente a en effet démontré que l'espace 'rhétique' de l'Antiquité comprend le Tyrol du Nord et du Sud, le Trentin et éventuellement la Basse Engadine et la Val Müstair. Dans les autres régions des Grisons, la présence des Rhètes n'est pas attestée (cf. Metzger/Erb 1984). La situation linguistique de l'Helvétie préromaine est donc entièrement comparable à celle du Nord de la Gaule.

des traces indéniables dans la toponymie helvétique[12]. Je soulignerai même que j'ai eu le plaisir d'identifier des noms de lieux dont l'origine celtique est hautement probable, mais qui ont échappé à l'attention de Johannes Hubschmied, des noms de lieux que Hubschmied a proposé d'expliquer par des étymons latins[13]. Mais cela ne change rien au constat général: aucun indice actuellement disponible ne permet d'affirmer avec Hubschmied que le gaulois ait survécu en Suisse jusqu'à l'arrivée des Alamans, au Ve siècle.

Je ferai ma démonstration en deux étapes.

(1) Dans un premier temps, j'examinerai le contexte historique et démographique sur lequel Hubschmied a voulu baser son hypothèse.

(2) Ensuite, j'examinerai le témoignage des toponymes eux-mêmes que Hubschmied a invoqués pour étayer son idée.

1.3. Le premier point, essentiel, pour la démonstration de Hubschmied, est le fait que les Alamans, selon lui, en arrivant en Suisse au Ve siècle, auraient eu l'occasion d'emprunter directement certains mots celtiques à une population dans laquelle le gaulois était toujours vivant, des mots celtiques qui n'auraient donc pas transité par le latin tardif pour parvenir jusqu'à nous (schéma n° 1 *p. suivante infra*). En effet, s'il est possible de documenter des emprunts directs de l'alémanique au gaulois selon le scénario (a) du schéma ci-dessous, cela constituerait évidemment une preuve solide pour le bien-fondé de la théorie de Hubschmied. En revanche, si le gaulois a disparu avant l'arrivée des Alamans, c'est le scénario (b) qui s'impose, et l'hypothèse de Hubschmied s'effondre.

---

(12) Les noms de lieux suisses formés à l'époque celtique ou gallo-romaine avec des éléments lexicaux d'origine celtique incontestée sont évidemment fréquents. Tout en faisant abstraction des noms de lieux formés à époque latine ou romane avec des appellatifs empruntés au celtique (**balma*, **bebros*, **bedu*, **betw-*, **calmis*, **cassanos*, *cumba*, etc.), j'ai compté une quinzaine de noms en *-dunum*, quatre en *-durum*, huit en *briga-*, etc., à quoi s'ajoutent de nombreux types lexicaux moins fréquents (**arduo-*, *argios*, **bagos*, **barga*, **barica*, **barros*, **berna*, **blak(k)-*, **dubo-*, **glan-*, **korjā*, etc.). À part cela, 177 communes politiques suisses portent un nom qui remonte à une formation gallo-romaine en *-acum*, indice important pour l'existence d'une population celtique en train de se romaniser.

(13) C'est le cas, en particulier, des noms de lieux alémaniques de (*Kirchen-*)*thurnen* BE (1262 *Turindon*, 1318 *Turnden*) et de *Titterten* BL (1152 *Ditritun*, 1189 *Titeritun*), que je propose d'expliquer par des formations celtiques en *-dōnon*: **Turnodōnon* (*DTS*, 482) et **Tituriodōnon* (*DTS*, 876).

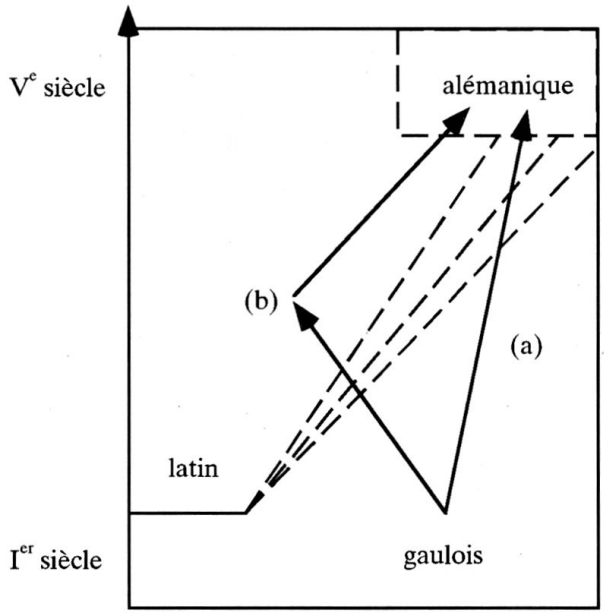

Schéma n° 1: Les voies d'emprunt des éléments gaulois attestés en alémanique

Or, le premier élément à réviser dans la théorie de Hubschmied, c'est la date supposée de l'arrivée des Alamans en Suisse. Il était en effet communément admis dans la recherche de la première moitié du XXe siècle que les Alamans avaient fait 'irruption' dans l'espace helvétique au cours du Ve siècle; ce n'est pas une idée particulière à Hubschmied. En réalité, comme je l'ai déjà souligné dans d'autres contextes(14), nous savons à l'heure actuelle que les Alamans sont arrivés en Suisse à une époque bien plus tardive. Selon le témoignage de la recherche archéologique (cf. Windler 1997, 261-268), on ne possède aucune trace d'une immigration alémanique en Suisse datant du Ve siècle. Même au VIe siècle, il n'y a pas d'immigration alémanique notable, malgré une autorisation accordée aux Alamans par les rois mérovingiens dans la première moitié du VIe siècle(15). On pense donc à l'heure actuelle – et ce constat est confirmé par nos travaux toponymiques récents – que la colonisation

(14) Cf. Kristol (2002, 223-226 et 2004, 23-24); je suis obligé de me répéter ici.

(15) Les premières traces d'une présence alémanique sur la rive gauche du Rhin se limitent aux régions de Bâle et de Constance et datent de la fin du VIe siècle. Il est regrettable que ces résultats n'aient pas encore été intégrés par certains travaux récents de toponymie alémanique. Ainsi, le dictionnaire toponymique du canton de Nidwald (Hug/Weibel 2003/V, 50) continue à colporter l'idée que les plus anciens noms d'origine alémanique de cette région de la Suisse centrale remonteraient aux Ve-VIe siècles.

alémanique du plateau suisse s'est produite essentiellement à partir du VIIe siècle.

Par ailleurs, ce qui est également faux dans l'approche de Hubschmied, comme chez tous les auteurs de son époque, c'est l'idée associée au choix du verbe 'faire irruption', qui suggère une violence qui n'est pas confirmée par les historiens actuels(16). Nous savons aujourd'hui que l'installation des Alamans au sud du Rhin s'est faite de manière paisible et sans doute contrôlée par les autorités politiques de l'époque. À aucun moment, la population helvétique déjà sur place – qu'il s'agisse de Celtes ou d'une population romanisée; je laisse la question ouverte, pour l'instant – n'a été obligée de plier bagage et de prendre la fuite, comme cela a souvent été dit dans la recherche plus ancienne. Aucune source – ni historique, ni légendaire – ne parle d'affrontements violents entre les populations indigènes et les Alamans au moment de l'arrivée de ces derniers(17).

Ce qui est également assuré à l'heure actuelle, grâce à l'étude des noms de lieux surtout, c'est le fait que pendant plusieurs siècles, entre le VIIe et le IXe siècle en tout cas, dans certaines régions du nord de la Suisse, il existait encore des îlots de langue romane, alors que l'arrière-

(16) À ce sujet, cf. en dernier lieu Rouche (2003, 26): «Des hordes de cavaliers se ruant à l'assaut des villes la torche au poing, jetant des femmes glapissant de terreur en travers de leur selle, telle fut l'image ‹romantique› d'une trombe ethnique ravageant l'Empire romain. Elle est intégralement fausse. D'aucuns voulurent la corriger en remplaçant le terme d'‹invasion› par celui de ‹migration›. Il ne correspond pas non plus à une réalité démographique infiniment complexe.»

(17) Étant donné l'installation paisible – et très progressive – des nouveaux colons alémaniques au sud du Rhin, je me suis souvent demandé de quelle manière il fallait expliquer le changement de langue dans une région dans laquelle les structures politiques mérovingiennes étaient restées intactes et où les villes, sans aucun doute, étaient restées de langue et de culture latines. Il est vrai que nous ne possédons aucune estimation, pas même approximative, du nombre de familles et de clans alémaniques venus s'installer au sud du Rhin. Malgré cela, la germanisation de l'actuelle Suisse alémanique semble contredire tous les principes que l'on observe habituellement dans une région qui subit un changement de langue. En règle générale, ce sont en effet les villes qui imposent leurs choix linguistiques aux régions agricoles environnantes; les populations migrantes, minoritaires, s'assimilent à la population résidente. Pendant longtemps, j'ai tenté de résoudre cette énigme en supposant que les populations alémaniques agricoles avaient connu un taux de fertilité nettement plus élevé que les populations citadines romanes. Actuellement, je pense que l'explication du phénomène pourrait résider dans l'histoire des grandes épidémies de peste qui ont frappé les pays romans de l'Europe occidentale entre 540 et 690 (cf. Rouche 2003, 29-31), et qui ont touché beaucoup plus durement les populations citadines de langue romane – étant donné les conditions hygiéniques de l'époque – que les populations germaniques, disséminées dans de nombreuses fermes isolées.

pays était déjà germanisé. Pendant plusieurs siècles, il ne devait pas y avoir de frontière linguistique nette entre Romans et Alémaniques; vraisemblablement, le plateau suisse présentait une sorte d'échiquier linguistique, avec une présence relativement importante de populations de langue romane dans la région des coteaux située au sud de Bâle et le long de la vallée de l'Aar, en aval du lac de Bienne. Ce n'est qu'au VIIIe siècle que la frontière linguistique commence à se stabiliser dans un premier temps sur la rive droite de l'Aar, sur une ligne qui va de Soleure à Thun (cf. la carte *in* Kristol 2002, 224). Ensuite, c'est au IXe siècle que la germanisation atteint le lac de Bienne ainsi que l'espace alpin au sud de Thoune (cf. Glatthard 1977, Zinsli 1977).

Voici donc le problème (cf. schéma n° 2, *infra*): si les Alamans arrivent 2 siècles plus tard que ne l'avait cru Hubschmied, il faudrait que le gaulois ait survécu jusqu'au VIIe siècle au moins, dans d'importantes zones du plateau suisse, pour que l'idée d'un passage direct de certains mots celtiques à l'allemand puisse être maintenue. Or, si cette hypothèse semble déjà problématique pour le Ve siècle, elle devient hautement improbable pour le VIIe siècle – et comme je tenterai de le démontrer, tous les éléments de l'édifice échafaudé par Hubschmied pour étayer sa thèse sont irrecevables.

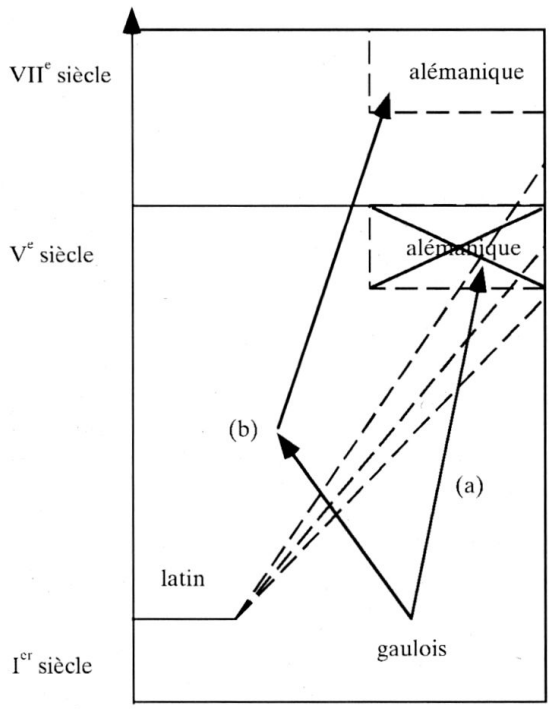

Schéma n° 2: Les voies d'emprunt des éléments gaulois attestés en alémanique (corrigé)

Mais il y a pire. Les noms de lieu d'origine gauloise que le celtique aurait directement légué à l'alémanique, selon les propositions étymologiques de Hubschmied, se trouvent essentiellement dans la région située au sud de Bâle, qui n'a été germanisée, selon nos connaissances actuelles, qu'entre le VIIIe et le IXe siècle, et dans la région des Trois Lacs, au sud de Bienne, qui n'a été germanisée qu'à partir du IXe siècle. Il faudrait donc que dans ces deux régions, le celtique ait survécu jusqu'au VIIIe, voire IXe ou même Xe siècle pour laisser des traces directes en alémanique, pour que le scénario imaginé par Hubschmied puisse garder sa valeur.

En réalité, étant donné que dans le cadre de la rédaction du *DTS*, j'ai eu l'occasion de réexaminer la totalité des noms des communes de notre région et toutes les tentatives d'explication qui ont été avancées à leur égard dans la recherche linguistique du XXe siècle, je suis actuellement en mesure d'affirmer que *toutes* les étymologies gauloises que Hubschmied a proposées pour étayer son hypothèse d'un passage direct du gaulois à l'allemand sont fausses. Conséquence, tout est faux: la date de la germanisation sur laquelle il s'appuyait, et les étymologies elles-mêmes. Il ne reste strictement aucune preuve pour l'idée d'une survie du gaulois en Suisse alémanique jusqu'au Ve, VIe, VIIe siècle ou au-delà. Force est de conclure que le gaulois, en Suisse, a disparu bien avant l'arrivée des Alamans.

2.1. Il est vrai que pour l'instant, cette affirmation peut sembler encore plutôt gratuite. Je me dépêche donc de passer à la deuxième partie de mes considérations, plus proprement linguistique.

Dans le corpus d'environ 4000 noms de lieux que nous avons analysés pour le *DTS*, j'ai identifié 104 noms pour lesquels Hubschmied a avancé une étymologie gauloise ou éventuellement hybride, celto-latine ou celto-germanique (cf. la liste complète de ces noms reproduite dans l'annexe[18]). Je répète que de toute évidence, ce chiffre ne signifie pas que la toponymie suisse ne compte que 104 noms d'origine gauloise (cf. note 12 ci-dessus). Comme je l'ai déjà souligné, la toponymie helvétique comprend un grand nombre de noms de lieux dont l'origine gauloise ne fait de doute pour personne, dont l'origine gauloise a souvent été identifiée déjà avant Hubschmied. Donc: 104 propositions étymologiques gauloises, c'est la contribution personnelle de Hubschmied, et c'est – entre autres – la

(18) Je ne me prononcerai pas ici sur les microtoponymes, oronymes et hydronymes pour lesquels Hubschmied, dans son article de 1938, a également postulé une origine gauloise, et qu'il utilise pour étayer son argumentation. Ces cas supplémentaires ne modifieraient pourtant pas le constat qui résulte de notre réexamen des noms de communes.

base sur laquelle il a voulu prouver que le celtique, en Suisse, aurait survécu jusqu'à l'arrivée des Alamans.

Or, en soumettant ce corpus à une nouvelle analyse, et en rassemblant toutes les informations disponibles dans la recherche depuis 1938, on est amené aux constatations suivantes (schéma n° 3):

Schéma n° 3: Les étymologies 'gauloises' de Hubschmied dans le corpus du *DTS*

(1)	étymons préceltiques (indoeuropéens, préindoeuropéens):	15	
(2)	étymons gaulois autres:	4	
(3)	étymons latins/romans:	21	
(4)	étymons germaniques:	15	
(5)	origine incertaine, inconnue	24	
(6)	cas ambigus	2	
total d'étymologies erronées chez Hubschmied			81
(7)	étymologies gauloises de Hubschmied retenues		23
total:			104

(1) Pour 15 noms, selon nos connaissances actuelles, l'étymon ne doit pas être attribué au gaulois, mais à une couche linguistique indoeuropéenne préceltique (il s'agit le plus souvent de noms de cours d'eau qui ont été transférés ensuite à une localité située au bord de la rivière homonyme) – on sait que dans le domaine de l'hydronymie européenne, la recherche a fait d'énormes progrès dans les années 1960-70, en particulier grâce à des chercheurs allemands tels que Geiger (1963-65), Krahe (1964, 1977) et Greule (1973). Je souligne que ces 15 étymologies, même si elles ont été mal identifiées par Hubschmied, ne compromettent pas immédiatement son hypothèse, parce que les étymons préceltiques ont nécessairement transité par le gaulois avant d'arriver jusqu'à nous (pour un exemple de ce genre, cf. le cas de *Visp/Viège* VS, au §2.8. ci-dessous).

(2) Pour 4 noms, l'étymon actuellement retenu dans la recherche est effectivement gaulois, mais ce n'est pas celui que Hubschmied a proposé. Étant donné que leur origine celtique est incontestée, ils ne sont évidemment pas de nature à infirmer directement sa théorie.

En revanche:

(3) Pour près d'un cinquième du corpus, 21 noms en tout, la recherche depuis Hubschmied – et en partie les travaux de ma propre équipe, dans le cadre de l'élaboration du *DTS* – a pu démontrer que l'étymon était en réalité d'origine soit latine, soit romane, ce qui commence à fragiliser considérablement la thèse de Hubschmied. Quelques exemples significatifs de ce type seront discutés ci-dessous (cf. § 2.5. *Ziefen* BL, § 2.6. *Murten/Morat* FR, § 2.7. *Brüttelen/Bretiège* BE).

(4) Pire encore, pour 15 noms, l'étymon est sans doute germanique. Tous ces noms, évidemment, ne peuvent servir à étayer l'hypothèse d'une survie du gaulois jusqu'à l'arrivée des Alamans (cf. § 2.3. *Lausen* BL, § 2.4. *Maisprach* BL).

A cela il faut ajouter que

(5) Pour 24 noms – et c'est la partie la plus douloureuse, la moins satisfaisante – nous avons été obligés de constater que l'étymologie gauloise de Hubschmied ne résistait pas à un nouvel examen. Nous pouvons démontrer que la proposition de Hubschmied est inacceptable d'un point de vue phonétique, sémantique ou historique (et parfois tous les trois à la fois), mais nous n'avons malheureusement pas été en mesure de proposer une explication plus convaincante. Ce sont des noms que nous avons été obligés de renvoyer au dossier des étymons non identifiés, en attendant qu'une nouvelle explication se dessine. Étant donné que pour ces 24 cas, une origine préceltique ou celtique ne peut pas être exclue, on les traitera donc comme les noms mentionnés sous (1) et (2); ils n'infirment pas directement la thèse de Hubschmied.

Pour être complet, je mentionnerai enfin

(6) Deux cas ambigus pour lesquels nous possédons actuellement deux propositions étymologiques viables, mais qui ne sont certainement pas gauloises.

Tout compte fait, sur 104 étymologies 'gauloises' proposées par Hubschmied, 81 – soit plus des trois quarts – ne peuvent être retenues. Dans ce lot, on trouve d'ailleurs 3 noms pour lesquels Hubschmied lui-même a abandonné sa proposition, parce qu'il s'était rendu compte (ou parce qu'on le lui avait fait remarquer) qu'elle était indéfendable. On regrettera pourtant qu'à ce moment-là, il ait cédé à une nouvelle mode étymologique: il a eu la mauvaise idée de proposer un étymon étrusque – or,

aucune des étymologies 'étrusques' imaginées par Hubschmied n'a été retenue par la recherche ultérieure. Dans le lot des 104 étymologies gauloises de Hubschmied, il ne subsiste donc que 23 propositions acceptables, parfois avec de petites corrections. Mais le plus important, c'est le fait qu'aucune de ces propositions, ni aucun des cas énumérés sous (1), (2) et (5), ne permet d'affirmer que le gaulois ait survécu jusqu'au Ve siècle, ou au-delà. Au contraire: tous les noms correspondants ont incontestablement connu une évolution phonétique romane, avant d'être éventuellement empruntés par l'alémanique(19).

Je soulignerai dans ce contexte que ce résultat apparemment désastreux ne réduit aucunement, à mes yeux, le mérite des travaux de Hubschmied. Nous sommes tous les enfants de notre époque, et les prisonniers de notre savoir limité. Mais cela limite considérablement le mérite de ceux qui continuent à rapporter les théories de Hubschmied 60 ans plus tard, comme si la recherche n'avait fait aucun progrès.

2.2. Arrivé à ce point de mes réflexions, la question qui a commencé à m'intriguer est la suivante. Comment se fait-il que Hubschmied, qui était incontestablement un grand linguiste de son époque, ait pu se tromper dans trois quarts des cas? Pour répondre à cette question, j'examinerai maintenant une petite sélection d'exemples significatifs qui illustrent les différents cas de figure – et les différentes failles dans les argumentations de Hubschmied.

Si mon analyse est exacte, il y a tout un ensemble de phénomènes qui se superposent et qui contribuent à ce résultat. Tout d'abord, il faut constater qu'il est toujours dangereux, dans la recherche, qu'un auteur cherche à prouver une thèse de nature idéologique sur la base d'arguments linguistiques. En ce qui concerne Hubschmied, il y a sans doute au départ chez lui une idée maîtresse qui précède l'analyse: c'est l'idée de la survie du gaulois jusqu'à l'arrivée des Alamans, qu'il a cherché par la suite à étayer à tout prix en faisant entrer un grand nombre d'exemples dans

(19) À titre d'exemple, je mentionnerai le cas de *Meilen* ZH que nous expliquons avec Hubschmied par un celtique *Mediolanon* (non pas avec le sens géographique traditionnellement proposé de "plaine du milieu" ou de "localité située au milieu de la pleine" qui est incapable d'expliquer la plupart des *Mediolanum* de l'espace gallo-roman, mais avec celui de "plein-centre, centre sacré" dont la motivation est religieuse; cf. Delamarre 2001, 187 et *DTS*, 583). Dans son évolution phonétique, ce nom participe en effet à la 'fausse palatalisation' du groupe [dj] (> [jj]) qui se produit déjà en latin vulgaire (cf. Rohlfs I, § 220); un passage direct du celtique à l'alémanique est donc exclu. D'autres cas, analogues, seront examinés ci-dessous.

son cadre explicatif[20]. Mais la chose la plus intéressante est d'observer de quelle manière Hubschmied a élaboré ses étymologies erronées. Même si je ne peux pas analyser ici la totalité des 81 étymologies que nous avons identifiées comme fausses, cela me permettra de montrer que mes affirmations ne sont pas gratuites.

Dans l'ensemble du corpus, je pense avoir identifié 5 erreurs méthodologiques qui sous-tendent les explications de Hubschmied:

(1) la méconnaissance des attestations documentaires anciennes,

(2) un manque de rigueur dans l'argumentation en phonétique historique,

(3) l'élaboration purement spéculative de formes non attestées, qualifiées de «gaulois tardif», pour les besoins de la cause,

(4) des motifs de dénomination inventés de toute pièce, et qui ne résistent pas à l'examen des réalités locales,

(5) une certaine propension à des raisonnements circulaires.

Très souvent, ces différentes erreurs méthodologiques se superposent d'ailleurs dans l'explication des mêmes noms.

2.3. Mon premier exemple concerne la localité de *Lausen* BL, située dans l'ancienne Romania bâloise au sud du Rhin, dans une région qui reste marquée par un nombre important de noms de lieux latins ou galloromans (*Gempen* SO < lat. *campania* [*DTS*, 380s.], *Nuglar* SO < lat. **nŭcārĭŏlum* [*DTS*, 654], *Pratteln* BL < lat. *prātella* [*DTS*, 716], etc.).

Hubschmied (1938c, 103) propose de rattacher le nom de *Lausen* au gaulois **lausā* "dalle, pierre plate" (cf. *FEW* 5, 212; Lambert 1997, 196); pour étayer son explication, il souligne que le village de Lausen est caractérisé par d'importantes carrières. L'affirmation est exacte, mais en réalité, la pierre calcaire de Lausen n'est exploitée, selon les informations de la commune, que depuis les années 1910. Il est vrai aussi que le type lexical gaulois **lausā* est bien attesté dans la toponymie helvétique grâce à des noms de lieux tels que *Lausanne* VD ou *Losone* TI; **lausā* reste d'ailleurs vivant comme nom commun en francoprovençal et en français régional de Suisse romande pour désigner les dalles de schiste ou d'ardoise. Il peut donc effectivement sembler tentant d'expliquer sur cette base le nom de la localité bâloise.

---

(20) On pourrait se demander si ce parti pris est une réaction contre d'autres courants idéologiques de la même époque, mais je ne connais aucune prise de position explicite de Hubschmied à cet égard.

En ce qui concerne le moment de l'emprunt de la forme celtique par l'alémanique, Hubschmied insiste sur le fait qu'il doit être postérieur au VIIIe siècle, car un emprunt plus ancien aurait dû participer à la monophtongaison alémanique de *-au-* à *-ō-* devant consonne dentale. À première vue, l'argumentation de Hubschmied semble ainsi étayée de manière scientifiquement solide. À sa manière, il confirme même que la région située au sud de Bâle n'a été germanisée que relativement tard. Je soulignerais pourtant que l'adoption par l'alémanique d'une forme d'origine gauloise – restée vivante comme nom commun en galloroman – ne constituerait évidemment aucune preuve pour la survivance du gaulois dans la région concernée. Une transmission indirecte, par le galloroman, serait tout aussi vraisemblable.

Mais l'essentiel n'est pas là. Si l'étymologie proposée par Hubschmied doit être définitivement écartée, c'est parce qu'elle repose sur une méconnaissance complète des formes documentaires anciennes. Elle est incapable d'expliquer de manière satisfaisante les attestations médiévales pour *Lausen* BL, disponibles depuis la fin du XIIIe siècle (1275 *Langenso*, 1289 *Langzon*, 1329 *Langsen*; cf. *DTS*, 512), qui ne peuvent en aucun cas remonter à un celtique **lausā*. Celles-ci montrent en effet que la forme *Lausen* avec *-au-* est plus récente. Elle résulte d'une évolution phonétique interne, en alémanique, de la consonne nasale [ŋ], qui se vocalise devant [s]. De ce fait, la proposition d'explication la plus convaincante ramène ce nom à un étymon germanique, un nom de lieu dit **(bim) langen soum* "le long de la rive" (Boesch 1976b, 178). *Lausen* doit donc être considéré comme un ancien micro-toponyme alémanique, appartenant à une couche toponymique relativement récente(21). Exit le celtique; Hubschmied a pris ses désirs pour des réalités.

2.4. Le village de *Maisprach* BL(22) est situé à mi-chemin entre la localité de *Magden* AG qui porte un nom dont l'origine celtique n'est contestée par personne (il s'agit d'un celtique **Magodūnon* [*DTS*, 560]) et

(21) Ce constat ne signifie pas que le village de Lausen lui-même soit une fondation récente. Comme le montrent les vestiges d'une villa romaine sur le territoire de la commune ainsi que le microtoponyme *Bettenach* qui reflète une formation gallo-romaine en *-acum*, *Lausen* s'intègre parfaitement dans le paysage toponymique de l'ancienne Romania bâloise. Le nom alémanique actuel, qui a remplacé la dénomination plus ancienne, s'explique par le développement médiéval d'un deuxième noyau d'habitat, le long de la rivière *Ergolz* (*DHS*, s.v. *Lausen*).

(22) Attestations historiques: 1207 *Meisprache*, 1247 *Mesbrache*, 1276 *Meisprach*, 1277 *Meispracha* (*DTS*, 564).

celle de *Buus*, dont le nom reflète probablement un microtoponyme d'origine latine (< latin *buxum* "buis" [*DTS*, 212][23]), dans une région qui – comme celle de Lausen – n'a été germanisée qu'à partir du VIIIe siècle[24]. Dans son article de 1933 qui prépare celui de 1938, Hubschmied a proposé d'expliquer le nom de *Maisprach* comme une formation hybride, germano-celtique, composée du nom de personne germanique – non attesté – **Meginsper* et du suffixe toponymique celtique *-ācum* (1933a, 254s). *Maisprach* serait donc l'illustration flagrante d'un contact direct entre des populations de langue gauloise et germanique.

Une fois de plus, l'argumentation de Hubschmied ne se justifie pourtant à aucun titre. En premier lieu, il convient de souligner que le nom de personne germanique que Hubschmied a construit pour les besoins de la cause est inexistant. Si les noms de personne germaniques formés sur la base de l'élément anthroponymique *magin-*, *megin-* "force, puissance" ne sont pas rares dans les documentations disponibles (cf. Förstemann I, 1071; Morlet I, 165s), les formations avec l'élément *spir, sper* "lance" (Förstemann I, 1356; Morlet I, 202) en deuxième position semblent inexistantes.

Admettons cependant, de manière provisoire, que **Meginsper* ait existé – il n'est pas nécessaire, en effet, de postuler que tous les noms de personne germaniques du haut Moyen Âge soient attestés par écrit. Or, même dans cette éventualité, rien n'est gagné pour la théorie de Hubschmied. Il est bien connu, en effet, qu'à partir du VIe siècle, par un phénomène de mode, en Suisse occidentale comme au Nord de la France, la population romane a massivement adopté des noms de personne germaniques. Théoriquement, le nom de *Maisprach* aurait donc pu se référer à la propriété d'un individu de langue romane portant un nom germanique.

Mais ce n'est pas tout. Comme on vient de le voir, le nom de *Maisprach* pourrait remonter, dans le meilleur des cas, au VIe-VIIe siècle. Il est impossible qu'un tel nom ait été formé avant le début de l'influence culturelle germanique en galloroman septentrional. En clair, cela signifierait que la productivité toponymique du suffixe *-ācum* se serait maintenue jusqu'à cette époque tardive. En réalité, il est connu que son emploi caractérise la toute première période de la romanisation de la Gaule, à partir du Ier siècle, période au cours de laquelle s'est produit un important mouvement d'appropriation privée du sol de la part d'une population celtique

(23) Hubschmied (1938, 103) pense qu'il s'agit du germanique *bosk* "bois".

(24) Le phonétisme du nom de *Buus* indique que la germanisation de ce village s'est produite au plus tôt au cours du IXe siècle; cf. Kristol (2004, 32).

qui a commencé à utiliser des noms de personne latins tout en continuant à parler sa propre langue. En revanche, rien ne permet de justifier – en tout cas pour l'espace actuel de la Suisse – la création d'un toponyme, au VIe siècle (ou plus tard), à partir d'un nom de personne germanique, avec le suffixe gallo-romain *-ācum*.

Tout compte fait, il semble ainsi beaucoup plus raisonnable d'adopter une proposition de Boesch (1976b, 179s.), qui explique le nom de *Maisprach* par un microtoponyme alémanique **Meginesbrācha* "jachère de *Magin/Megin*". Comme celui de *Lausen*, le nom de *Maisprach* appartiendrait ainsi à une couche toponymique alémanique relativement récente. Il est vrai que cette étymologie reste sujette à caution, les premières attestations documentaires pour *Maisprach* étant relativement tardives (début XIIIe siècle). Malgré cela, rien ne permet de maintenir celle de Hubschmied. Exit le celtique, pour la deuxième fois.

2.5. Un troisième cas qui concerne également l'ancienne région de langue romane située au sud de Bâle, est constitué par le village de *Ziefen* BL, situé au fond de la vallée de Reigoldswil. Hubschmied (1938c, 122) a proposé d'expliquer ce nom par un celtique **kemennā* qu'il traduit par "dos de montagne"; selon lui, il s'agirait là de l'étymon qui expliquerait également le nom des *Cévennes* (*Cebenna* chez César, Κέμμενον ὄρος chez *Strabon*; cf. *TGF* I, n° 2283). Je souligne que non seulement cette explication de Hubschmied – reprise par de nombreux auteurs – est incertaine et controversée pour les Cévennes; elle fait aussi peu de sens pour cette localité, longtemps viticole, située dans un large fond de vallée.

Il est vrai qu'une fois de plus, les attestations historiques pour *Ziefen*(25) n'apparaissent que tardivement, ce qui rend toute tentative d'explication problématique. Néanmoins, même si l'étymologie proposée par Hubschmied était exacte, elle ne prouverait rien, car rien n'aurait empêché une population de langue romane d'emprunter la forme gauloise – comme cela a été le cas dans le Midi de la France – et de la transmettre à la nouvelle population alémanique.

En réalité, il est probablement inutile de postuler un étymon celtique, car il semble possible d'expliquer *Ziefen* par une formation purement latine, désignant une possession, une *villa*, au moyen d'un nom de personne latin bien attesté, *Civius* (*EDH*, n° 023262; *AE* 1937, 103), et le suffixe toponymique latin *-ānum*. Comme plusieurs autres localités de la

(25) 1226 *Civenne*, 1318 *Zivenne*, 1341 *Civenen* (DTS, 986).

même région (*Bünzen* AG, *Bözen* AG, etc.; cf. Kristol 2002, 229-230) situées dans l'arrière-pays des principales villes romaines du Nord de la Suisse, *Augusta* et *Vindonissa*, *Ziefen* (< **(villa) Civiana*) désignerait ainsi une villa fondée par un vétéran de langue latine ou un ancien fonctionnaire romain(26). Cette interprétation pourrait d'ailleurs trouver sa confirmation dans le constat archéologique, différents vestiges d'une implantation romaine ayant été identifiés sur le territoire de la commune (*DHS*, s.v.).

2.6. De la vieille Romania bâloise, passons maintenant dans la région des Trois Lacs, qui a été germanisée à partir du IXe siècle. C'est dans cette région, en particulier, que Hubschmied a cru identifier des noms de lieux d'origine gauloise qui auraient connu deux évolutions phonétiques divergentes, l'une romane, l'autre germanique, ce qui prouverait, selon lui, que les formes gauloises auraient été empruntées directement par le germanique, grâce aux contacts directs des Alamans avec une population restée gauloise.

Un premier cas de ce type est constitué par le nom de la ville de *Murten* FR, *Morat* en français, située au bord du lac homonyme(27). Il est vrai que l'explication du nom de *Murten/Morat* par une étymologie celtique ne remonte pas à Hubschmied. Elle se trouve déjà chez d'Arbois de Jubainville (1905, 383) qui propose de partir d'une formation celtique **Morio-dūnum* "forteresse du lac". Le problème de cette étymologie, c'est qu'elle est incapable de justifier la forme romane *Morat*. Les localités de Suisse romande qui remontent à des formes en *-dūnum* (telles que *Yverdon*, *Nyon*) illustrent régulièrement l'évolution typiquement francoprovençale de l'élément *-dūnum* qui devient *-don* ou *-on*. Par conséquent, dans l'évolution romane, un hypothétique **Moriodūnum* aurait dû aboutir soit à **Mordon* (avec syncope de la syllabe prétonique, comme dans **Eburodūnum* > *Yverdon*), soit, éventuellement, à **Morion* (sans syncope, et chute consécutive du *-d-* resté intervocalique, comme dans *Noviodūnum* > *Nyon*).

---

(26) Par la réduction du suffixe *-iānum, -iānam* à *-inu, -ina*, attestée pour l'ancien francoprovençal prélittéraire dès la fin du VIe siècle (Chambon/Greub 2000, 170), **Civiāna* passe à *[tsiˈviːna], puis, suite à la germanisation et au déplacement germanique de l'accent tonique sur la première syllabe, à *[ˈtsiːvənə]. Étant donné que le groupe consonantique [bj / vj] ne semble pas avoir subi de palatalisation jusqu'au IXe siècle en francoprovençal oriental (le passage roman à [ʒ] y est plus tardif; cf. l'évolution de **wesbia* > *Visp/Viège* étudiée au § 2.8. ci-dessous), rien ne s'oppose à cette explication d'un point de vue phonétique.

(27) Attestations historiques: 800 (env.) *Muratto*, 1032 *Murtena Castris*, 1034 *castrum Murat*, 1039 *castella Murtenam et Nuvenburch*, 1055 *Murat*, 1079 *Mvratum*, 1157-62 *Vivianus maior de Murat*, 1182 *apud Murat*, 1235 *quidam de Morat*, 1238 *de officio Murten* (*DTS*, 633).

Dans ces circonstances, Hubschmied (1924, 190s.) qui était conscient de ce problème, a cherché à 'sauver' l'étymologie celtique en postulant une double évolution de la forme primitive **Moriodūnum* en bouche germanique et romane. Selon lui, la forme alémanique *Murten* remonterait à un emprunt direct au celtique **Mor(i)-dūnon*, qui se serait produit au Ve siècle. La forme romane, en revanche, remonterait à une forme populaire abrégée, également celtique, à savoir **Moretto*. La solution est ingénieuse, mais ne résiste pas à l'examen. Si **Mor(i)-dūnon*, devenu **Mordon* à travers une syncope typiquement romane, pourrait effectivement aboutir à la forme alémanique *Murten* (attestée sous cette forme la première fois en 1238; cf. pourtant aussi les formes allemandes latinisées de 1032 et 1039), je suis incapable d'imaginer de quelle manière une forme «gauloise tardive» et populaire **Moretto* pourrait expliquer les formes historiques romanes du type *Muratto* qui sont solidement attestées dans des documents originaux depuis environ 800(28). De plus, la proposition de Hubschmied signifierait que la population alémanique aurait adopté la forme romane **Mordon*, alors que la population romane aurait conservé la forme celtique 'tardive' **Moretto* – c'est une sorte de chassé-croisé qui semble difficile à admettre. Ajoutons à cela que la recherche des années 1950 (Flückiger 1953) a démontré que la germanisation de la région de Morat ne commence que vers la fin du XIVe siècle et s'achève au cours du XVIIIe siècle(29). Même si la forme allemande *Murten* est évidemment un ancien exonyme, rien ne justifie l'idée que dans une population restée celtique jusqu'au Ve siècle (et sans contact direct avec une population alémanique inexistante, à ce moment-là), on ait utilisé parallèlement une forme pleine qui aurait été ensuite empruntée par le germanique, et une forme celtique abrégée et populaire qui aurait survécu en roman.

Par conséquent, en m'appuyant sur une proposition avancée par Wulf Müller (cf. Besse 1997, 212s.), je pense actuellement que la double forme *Morat/Murten* pourrait s'expliquer sur une base purement latine, à savoir comme un dérivé du latin *mūrum* au moyen du suffixe diminutif *-áttu*, bien attesté en Italie du Nord (Rohlfs III, § 1141). Un ancien diminutif

(28) Le *-u-* de la syllabe initiale reflète vraisemblablement un ancien *-ū-* prétonique, qui n'a passé que tardivement à *-o* (cf. la première attestation de 1235 pour la forme romane actuelle *Morat*). Étant donné que la palatalisation francoprovençale de *-ū-* à *-ü-* ne se produit pas avant le XVe siècle (Hafner 1955, 57), rien ne semble s'opposer à cette explication. Le passage sporadique du *-ū-* prétonique à *-o-* est également attesté pour d'autres formes historiques (Hafner, *loc. cit.*).

(29) Morat possède aujourd'hui encore une minorité francophone d'environ 15%.

**mūráttu* "petit mur, muraille" permettrait en effet d'expliquer de manière satisfaisante aussi bien la forme romane *Morat* que la forme allemande *Murten*, dans la mesure où une forme **Murátt(o)* aurait été empruntée comme exonyme par l'allemand à partir du VIIIe siècle environ(30). *Murten/Morat* ferait ainsi partie de la dizaine de noms de communes helvétiques qui évoquent la muraille, une ancienne construction romaine en pierres. Quoi qu'il en soit, une fois de plus, rien ne justifie l'idée de Hubschmied selon laquelle «les Alamans (auraient) adopté pour différents noms géographiques une autre forme gauloise que les Romans».

2.7. Le village de *Brüttelen* BE, *Bretiège* en français(31), est situé au sud du lac de Bienne, dans une région germanisée sans doute à partir du Xe siècle, une région qui reste caractérisée jusqu'à nos jours par un grand nombre de toponymes d'origine latine qui conservent une double tradition toponymique alémanique et romane (*Müntschemier/Monsmier* BE < **monte Cameriu* "mont de Camerius" [*DTS*, 630], *Siselen/Sézelle* BE < **caesilia* "haie, palissade" [*DTS*, 837], *Vinelz/Fénis* BE < lat. *fēnīlĕ* "fenil" [*DTS*, 936], etc.).

Comme pour *Murten/Morat*, Hubschmied a proposé d'expliquer la double forme allemande et française *Brüttelen/Bretièges* par une double forme celtique, à savoir un hypothétique **braku-tegilās* "cabanes du marécage", qui aurait abouti à *Brüttelen*, et une forme synonyme – sans suffixe diminutif – *braku-tegiās* qui aurait abouti à la forme romane *Bretiège* (cf. Zinsli 1974, 70, 89).

Une fois de plus, la proposition de Hubschmied, ingénieuse s'il en est, doit être définitivement rejetée. Elle est fausse en ce qui concerne le motif de dénomination invoqué, et en ce qui concerne ses bases linguistiques. Tout d'abord, la recherche archéologique a démontré que la région de *Bretièges*, effectivement marécageuse à l'époque moderne, jusqu'à l'assainissement des eaux du pied du Jura entrepris vers la fin du XIXe siècle, était sèche et fertile à l'époque celtique. Le motif de dénomination élaboré

---

(30) Le déplacement alémanique de l'accent tonique sur la première syllabe se produit dans les formes d'origine romane empruntées avant le Xe siècle (cf. Glatthard 1977, 242s.); il est suivi de l'affaiblissement et de l'effacement de l'ancienne syllabe tonique (cf. la première attestation – latinisée – reflétant la forme allemande 1032 *Murtena*). La désinence en *-en* reflète un ancien datif-locatif allemand.

(31) Attestations historiques: 1148 *Britelgio* (copie tardive, forme incertaine), 1182 *Britillo*, 1183 *Britillo*, 1255 *Briterillas*, 1255 *Bertieges*, 1280 *Britello*, 1280 *Bretyege*, 1343 *Britellon* (*DTS*, 194).

par Hubschmied, pour les besoins de la cause, manque donc de pertinence. À part cela, l'idée du maintien d'une double forme celtique jusqu'au IXe/Xe siècle, jusqu'à l'arrivée des premiers colons germanophones, et l'emprunt d'une seule de ces formes par les Alamans – alors que l'autre forme serait restée vivante, comme exonyme, dans la population romane – est difficilement soutenable. Enfin, la proposition étymologique de Hubschmied est incapable d'expliquer la forme des attestations historiques (*Britillo, Briterillas, Bertieges, Bretiège*, etc.). Je ne conçois pas de quelle manière, en phonétique historique du galloroman septentrional, franco-provençal ou oïlique, il serait possible de justifier le passage d'un celtique *braku-* aux formes documentaires en *Bre-* ou en *Bri-* qui sont constantes.

Je n'insisterai pas ici sur l'explication alternative que nous proposons dans le *DTS*. L'hétérogénéité des formes historiques (*Britelgio*, *Britillo*, *Briterillas*, *Bertieges*, etc.) rend toute explication problématique. Sous toutes réserves, nous pensons actuellement à une formation à partir du nom de personne latin *Britto* ou *Brittus*, au diminutif **Britellus*, avec le suffixe toponymique féminin *-iaca* qui est fréquent dans le Nord de la France et en Belgique(32). Quoi qu'il en soit – et même si notre explication devait être invalidée par la recherche à venir – la seule chose qui importe pour mon propos ici, c'est le fait qu'une fois de plus, l'explication échafaudée par Hubschmied ne résiste à aucun titre.

2.8. Terminons ce périple par le cas de *Visp/Viège* VS(33), localité du Haut-Valais germanisé à partir du IXe siècle, dans une région qui, selon Hubschmied, serait restée un des derniers refuges du gaulois continental en Suisse.

Hubschmied (1926, 437) rapproche le nom de *Visp/Viège* d'une base indoeuropéenne **wes-* «nourrir», à partir de laquelle le celtique continental

(32) Dans une forme latine **(villa) Brittélliaca* "propriété de Brittellius", le *-a-* posttonique aurait été syncopé après la sonorisation du *-c-* intervocalique (> **Brittelga*; cf. la forme – problématique – de 1148). Par la suite, la double évolution à *Brüttelen/Bretiège* s'expliquerait de manière analogue à celle du nom bilingue *Biel/Bienne* BE (< *Bielna* < **Bélena*; *DTS*, 153), dans lequel la forme allemande moderne conserve le *-l-* préconsonantique, alors que la forme romane conserve le *-n-* postconsonantique. Dans le cas de *Brüttelen/Bretiège*, **Brittelga* aurait ainsi abouti à l'allemand **Britela* > ['brʏt:ələ] par le maintien du *-l-* préconsonantique et la chute du *-g-*, alors que la forme francoprovençale aurait palatalisé le *-g-* de **Brittelga* devant *-a-* (> [dʒ]); ensuite, le *-l-* aurait disparu comme dans le cas de *Bielna* > *Bienne*.

(33) Attestations historiques: 1034-52 *in Vesbia*, 1101-1200 *Vispach* (forme alémanique remotivée), 1101-1200 *apud Vesbiam*, 1210 *Viegie*, 1215 *Vespia*, 1220 *Viegi*, 1272 *Uesbia*, 1272 *Visp* (*DTS*, 937).

aurait formé un substantif **wospā*, **waspā* ainsi que («avec un autre degré apophonique du radical», selon Hubschmied) **wespā* "nourriture, fourrage pour le bétail, alpage"(34). Sur **wespā*, Hubschmied construit ensuite une forme dérivée **wespiā* "rivière de l'alpage". Or, conscient du fait que phonétiquement, les formes romanes pour *Visp* (français *Viège*, franco-provençal ['vjɛzi] ne peuvent pas remonter à **wespiā*, Hubschmied – qui a plus d'un tour dans son sac – postule vite encore une forme «gauloise tardive» **wesbiā*, sur la base d'une évolution phonétique vaguement analogue du groupe *-sk-* > *-sg-* attestée en irlandais et en cymrique (*sic*).

En réalité, l'explication de Hubschmied repose sur une argumentation circulaire qu'il vaut la peine de relire:

> «**wespā* zeigt eine ähnliche Bedeutungsentwicklung wie **wospā*: es bezeichnete das Futter für das Vieh, die Weide, denn von **wespā* ist abgeleitet **wespiā*, "Alpbach", woraus *Vespia* 1100 > deutsch *Visp*, im Oberwallis» (1926, 437)(35).

Une forme hypothétique **wespā* est donc «expliquée», sémantiquement, par un dérivé, également inattesté **wespiā* qui n'a probablement jamais existé et dont le sémantisme postulé "rivière de l'alpage" ne repose sur rien. De plus, la proposition de Hubschmied ne justifie pas de quelle manière la forme allemande *Visp* pourrait remonter à un gaulois **wespiā*, alors que les formes romanes s'expliqueraient par un «gaulois tardif» **wesbiā*. Comment s'imaginer un emprunt par les Alamans, au IXe siècle, d'une forme du celtique ancien en *-p-*, alors que la population romane aurait adopté une forme «gauloise tardive» en *-b-*? Voilà sur quelles bases fragiles Hubschmied a tenté de justifier son idée d'une survivance du gaulois jusqu'à l'arrivée des Alamans dans le Haut-Valais, vers la fin du VIIIe ou au début du IXe siècle...

En ce qui nous concerne (*DTS*, 937s.), nous proposons d'expliquer le nom de *Visp/Viège* par une base hydronymique indo-européenne **uis-*

---

(34) Le sémantisme postulé ici est analogue à celui que Hubschmied (1926, 438) a proposé pour le type lexical *alpis* "pâturage de montagne", qui remonterait selon lui à un prototype celtique non attesté **alpi-*, **alpā*, dérivé à son tour d'un radical verbal **al-* "nourrir". On retiendra à ce sujet que le FEW XXIV, 346s., prudent, ne propose aucune hypothèse étymologie pour *alpis*, à la différence du LEI II, 221s., qui hésite entre l'explication de Hubschmied et une tentative de rattacher *alpis* à une base préindo-européenne *alb* "hauteur". Quoi qu'il en soit, le tour de passe-passe sémantique de Hubschmied pour **wespā* est peu convaincant.

(35) «**wespā* montre une évolution sémantique comparable à **wospā*: il désignait le fourrage du bétail, le pâturage, car de **wespā* est dérivé **wespiā*, "rivière de l'alpage", d'où *Vespia* 1100 > allemand *Visp*, dans le Haut-Valais.»

"couler", bien attestée dans de nombreux noms de rivières, sur laquelle se serait greffé le suffixe *-ŭbia* (qui se trouve également dans le nom de la *Venoge*, affluent du Léman). Une forme primitive **uisŭbia* aboutirait régulièrement à une forme protoromane **Vésobia*; cette dernière aurait été syncopée ensuite, avant l'immigration alémanique, à *Vesbia*. Comme Hubschmied – mais sur une base étymologique complètement différente – nous pensons donc que *Visp/Viège* est un nom de lieu secondaire, qui remonte à un ancien hydronyme.

Même si cette explication reste conjecturelle, il est évident que seul un étymon du type *vesbia* (avec *-b-*) est capable d'expliquer les formes historiques du type 1034-52 *Vesbia* ainsi que les formes typiquement francoprovençales 1210 *Viegie*, 1220 *Viegi*, la forme dialectale moderne ['vjɛzi] et le français *Viège*. Une forme **wespiā* aurait forcément abouti à un français **Vièche* et à des formes francoprovençales du type *['vjɛtsi]. Par conséquent, les formes allemandes en *-p* ne peuvent s'expliquer que par une désonorisation tardive du *-b* étymologique, postérieure à la germanisation: dans tous les noms de lieux haut-valaisans d'origine romane on constate en effet que les voyelles finales atones étymologiques s'estompent (latin/roman **gottetta* > *Guttet* [*DTS*, 424], *pratas* > *pradas* > *Bratsch* [*DTS*, 181], *ecclesia* > *glisa* > *Glis* [*DTS*, 187], *villetta* > *Filet* [*DTS*, 355], etc.); ensuite, les consonnes finales sonores se dévoisent.

Étant donné que notre propre explication repose sur un étymon hydronymique indo-européen – qui aurait forcément été transmis ensuite par une population de langue celtique, avant d'être éventuellement romanisé ou germanisé – il reste maintenant à examiner la question de savoir si une forme **vesbiā*, malgré tout ce que nous venons de dire, aurait tout de même pu être conservée par une population restée celtique, dans le Haut-Valais, jusqu'à l'arrivée des Alamans. Le doute surgit du fait que les plus anciennes formes documentaires (*Vesbia*) et la forme alémanique *Visp* ne montrent pas la moindre trace de la palatalisation romane du groupe consonantique [bj], alors que la phonétique historique du français a l'habitude de dater l'évolution des groupes consonantiques [bj, vj, mj] > [ʒ] entre le IIIe et le Ve siècle. Les formes historiques romanes qui, dès le XIIIe siècle, montrent la palatalisation attendue (*Viegie*, *Viegi*, *Viège*), seraient donc à interpréter comme des formes exonymiques, reflétant l'évolution romane régulière dans les parlers francoprovençaux voisins. Le «gaulois tardif», en revanche, aurait ignoré cette palatalisation et aurait transmis les formes non palatalisées à l'allemand. Par la 'porte de derrière' – et sur la base d'une toute autre argumentation que Hubschmied – sa thèse se trouverait ainsi confirmée.

En réalité, il existe un excellent moyen qui permet d'écarter cette éventualité. Si nous pouvons démontrer que dans les régions de la Suisse occidentale qui ont été germanisées au cours du IXe siècle, on trouve des toponymes dont l'origine romane est hors de doute, mais qui ne participent pas à la palatalisation 'française' de [bj, vj, mj] > [ʒ], le recours au «gaulois tardif» devient superflu. Or, ces cas sont effectivement attestés. En dehors du nom de *Ziefen* BL (cf. ci-dessus, §2.5.) qui conserve apparemment sous la forme d'un *-f-* un ancien [vj], mais pour lequel l'identification de l'étymon n'est pas entièrement sûre, c'est surtout celui de *Wimmis* BE (1223 *Windemis*, 1268 *Windemiz*) qui possède une étymologie latine incontestée (< lat. *vindēmĭas*, littéralement "vendanges"(36), dans le sens de "vignoble qui produit une quantité donnée de raisin" [*DTS*, 970]). Et en effet, *Wimmis* – qui conserve donc le *-m-* inaltéré de *vindemias* – se trouve dans une région de l'Oberland bernois qui n'a été germanisée qu'à partir du IXe siècle et qui est caractérisée par une série de microtoponymes d'origine romane. Il n'est donc aucunement nécessaire d'attribuer à un parler «gaulois tardif» le maintien non palatalisé des groupes consonantiques [bj, vj, mj]. Au contraire: il s'agit là tout simplement d'une illustration supplémentaire du conservatisme phonétique du francoprovençal oriental sur lequel j'ai déjà eu l'occasion d'attirer l'attention à plusieurs reprises (Kristol 2002, 234-236; 2003, 112-117; 2004, 27-33).

3.1. Une première conclusion qui s'impose au terme de ces réflexions, c'est le fait que l'hypothèse de Hubschmied quant à un contact linguistique direct entre le gaulois et l'alémanique, dans notre région, s'est révélée caduque. Il ne reste pas l'ombre d'un doute: l'image générale qui se dégage de nos matériaux, c'est celle d'une Helvétie romaine solidement romanisée, bien avant l'arrivée de la population alémanique. Quant à la légende d'une survie du gaulois jusqu'au VIIIe, IXe, voire Xe siècle dans les vallées alpines, elle est définitivement à ranger aux oubliettes elle aussi; elle ne trouve pas le moindre appui dans la documentation qui est actuellement à notre disposition. Tous les noms de l'héritage celtique que nous avons étudiés pour le *DTS* portent la marque d'évolutions phonétiques romanes, avant leur éventuelle germanisation – même si, parfois, il s'agit d'évolutions spécifiques, limitées aux parlers relativement conservateurs du proto-francoprovençal oriental, et différentes de celles qu'ont connues la majorité des parlers oïliques et francoprovençaux.

(36) L'explication remonte à Hubschmied (1944b, 174) – lorsque Hubschmied ne s'égare pas dans des étymologies prétendument celtiques ou étrusques, ses propositions sont souvent judicieuses.

Il est vrai que ce constat négatif, malheureusement, ne nous fournit encore aucune information positive sur la durée réelle de la survie du gaulois en Suisse. A cet égard, on rappellera pourtant le fait que – si les Alamans ne sont arrivés que tardivement – il existe un autre peuple germanique dont la présence en Suisse occidentale (et en France voisine) est parfaitement attestée pour le Ve siècle: ce sont les Burgondes, installés dans notre région en 443 par les autorités politiques de l'Empire romain finissant(37).

Évidemment, dans ce cas aussi, Hubschmied a cru pouvoir identifier des noms de lieux hybrides, germano-celtiques, à l'instar de son explication de *Maisprach* (cf. §2.4., ci-dessus), qui attesteraient, selon lui, un contact direct entre des populations gauloises et germaniques. Ainsi, à deux reprises (1938, 55; 1939, 217), il a proposé d'expliquer le nom de *Lovatens* VD (cf. *DTS*, 545) par un diminutif d'origine celtique **lokwetto-* "petit lac", dérivé au moyen du suffixe burgonde *-ingōs*; le nom ainsi formé aurait signifié "les gens du petit lac". En réalité, comme l'a relevé Cand (1978, 40), cette explication n'est aucunement justifiée par la géographie de l'endroit. En outre, la formation d'un dérivé en *-ingōs*, au Ve siècle, à partir d'un nom commun – qu'il soit d'origine celtique, romane ou germanique – est pratiquement exclue pour des raisons d'ordre sémantique. Au Ve siècle ou au VIe siècle, le suffixe germanique conservait sans doute encore son sémantisme premier, à savoir "chez les gens de, chez ceux du clan de". Il désignait ainsi une possession rurale par le nom de son premier propriétaire et ne pouvait former des noms de localités qu'avec un nom de personne (germanique ou, plus rarement, latin)(38).

Selon l'état actuel de nos connaissances, la toponymie de la Suisse romande ne recèle donc pas la moindre trace d'une formation hybride germano-celtique. À aucun moment, les Burgondes ne semblent être entrés en contact avec une population locale de langue gauloise. Si nous ne savons toujours pas – et nous ne le saurons sans doute jamais – à quel

(37) Pour une vue d'ensemble du débat sur l'apport linguistique – somme toute minime – des Burgondes dans l'ancienne *Sapaudia*, cf. Pfister (1978, 152-158), ainsi que Abry (1979, 567-572).

(38) Au moment où le suffixe germanique est introduit dans l'espace galloroman, le système anthroponymique gaulois, remplacé depuis longtemps par des noms romains, puis chrétiens, ne possède plus la moindre vitalité. En revanche, étant donné que par un phénomène d'imitation, le suffixe a été emprunté par les populations de langue romane, notre corpus contient un certain contingent de noms de lieux en *-ingōs* formés avec un nom de personne latin. Quant aux rares cas de noms de lieu de notre corpus formés avec un nom commun – toujours germanique – et le suffixe *-ingun* > *-ingen*, équivalent alémanique d'*-ingōs*, ils sont tous de création tardive et ne se trouvent qu'en Suisse alémanique.

moment précis le dernier Helvète de langue maternelle gauloise a définitivement fermé les yeux, force est de conclure que le gaulois a cessé sa productivité toponymique bien avant l'arrivée des Burgondes[39].

3.2. Johannes Hubschmied – dont j'ai dit tant de mal dans ces lignes – a été un géant de la recherche linguistique celtique et romane de son époque, un chercheur dont le crédit, le prestige et l'influence ont été considérables. Toute une génération de chercheurs des années 1930-50 a repris ses propositions, même si certaines voix discordantes appelaient déjà à la prudence. En ce qui me concerne, mon but ici n'a pas été de ternir l'image de ce grand chercheur, qui a tenté à sa manière de faire progresser la science. Il s'agissait tout simplement, pour moi, de faire état de l'avancement de la recherche depuis une soixantaine d'années, grâce à la réalisation de la grande synthèse que constitue le *DTS*. Un des principaux résultats qui se dégage de nos travaux, c'est le fait qu'il est devenu indispensable, actuellement, d'adopter une attitude très critique à l'égard de la plupart des publications toponymiques de la première moitié du XXe siècle[40], et de ceux qui les ont reproduites sans prendre la peine de vérifier les bases sur lesquelles elles ont été réalisées. Il faudrait cesser de répéter à l'infini les erreurs compréhensibles du passé, en les reproduisant dans nos travaux actuels.

Comme nous venons de le voir, nous ne possédons aucun indice qui nous permettrait de conclure que l'espace helvétique du haut Moyen Âge ait connu une situation de trilinguisme gaulois – roman – germanique. Concentrons-nous donc sur les questions vraiment pertinentes, à savoir les riches informations qui peuvent se dégager des corpus toponymiques au sujet de la nature linguistique des langues romanes parlées entre le VIe et le IXe siècle, ainsi que le fonctionnement de la coexistence linguistique entre les populations romanes et germaniques à la même époque.

Université de Neuchâtel Andres KRISTOL

(39) Ce constat jette un doute considérable sur les travaux de ceux qui, en s'appuyant de manière trop peu critique sur les hypothèses de Hubschmied, ont voulu postuler de manière analogue une survie du gaulois continental en Armorique jusqu'à l'arrivée des Celtes insulaires au Ve siècle. Par un tout autre biais, je rejoins donc les celtisants qui déclarent qu'une survie significative du gaulois en Armorique jusqu'au Ve siècle est hautement improbable: «No one can positively deny – any more than they can prove – that some remote remnants of Gaulish may still have been spoken in the Armorican peninsula in the 5th century, but that the whole region was solidly Gaulish-speaking is simply speculation, and is to the last degree improbable» (Jackson 1967, 32).

(40) Nous avons ainsi été amenés à réviser considérablement un tiers, environ, des explications traditionnelles.

Bibliographie

Abry, Christian (1979), «Le paysage dialectal», in: Cuisenier, Jean et al. (éds), *Les sources régionales de la Savoie: une approche ethnologique*. Paris, 527-596.

Adams, James Noel (2003), *Bilingualism and the latin language*. Cambridge.

AE = *L'Année épigraphique: revue des publications épigraphiques relatives à l'Antiquité romaine* (1888-). Paris.

Arbois de Jubainville, Henry d' (1905), «Morten, Murten = Mori-dûnum», *Revue celtique* 26, 383.

Besse, Maria (1997), *Namenpaare an der Sprachgrenze*. Eine lautchronologische Untersuchung zu zweisprachigen Ortsnamen im Norden und Süden der deutsch-französischen Sprachgrenze. Tübingen.

Boesch, Bruno (1958), «Ortsnamen und Siedlungsgeschichte am Beispiel der *-ingen*-Orte der Schweiz», *Alemannisches Jahrbuch* 1958, 1-50.

Cand, Jean-François (1978), *Itinéraires en pays de Broye*. Répertoire étymologique des noms de lieux de Chesalles-sur-Moudon, Curtilles, Dompierre-sur-Lucens, Lovatens, Prévonloup, Sarzens. Mémoire de licence. Lausanne: Université de Lausanne, Faculté des lettres.

Chambon, Jean-Pierre / Greub, Yan (2000), «Données nouvelles pour la linguistique gallo-romane: les légendes monétaires mérovingiennes», *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 95, 147-182.

DHS = Jorio, Marco, éd. (2002-), *Dictionnaire historique de la Suisse*. Hauterive: Attinger; http://www.dhs.ch/ (articles inédits).

DTS = Kristol, Andres et al. (2005), *Dictionnaire toponymique des communes suisses*. Frauenfeld / Lausanne.

EDH = *Epigraphische Datenbank Heidelberg*, http://www.uni-heidelberg.de/institute/sonst/adw/edh/index.html.de.

Erb, Hans / Metzger, Ingrid R. (éd.), *Das Räterproblem in geschichtlicher, sprachlicher und archäologischer Sicht*. Chur.

Falc'hun, François (1966), «La doctrine de Joseph Lot sur les origines de la langue bretonne», *Revue de linguistique romane* 30, 324-343.

Falc'hun, François (1977), *Les origines de la langue bretonne*. Rennes.

Falc'hun, François (1981), *Perspectives nouvelles sur l'histoire de la langue bretonne*. Paris.

Falc'hun, François ([2]1982), *Les noms de lieux celtiques*. Série 1, Vallées et plaines. 2e éd. revue et considérablement augmentée. Genève / Paris.

Flückiger, Ernst (1953), «Die Sprachgrenze im Murtenbiet», *Freiburger Geschichtsblätter* 45, 21-47.

Förstemann I = Förstemann, Ernst ([2]1900 [Reprint 1966]), *Altdeutsches Namenbuch*. I: Personennamen. Zweite, völlig umgearbeitete Auflage. München.

Geiger, Theodora (1963-65), «Die ältesten Gewässernamen-Schichten im Gebiet des Hoch- und Oberrheins», *Beiträge zur Namenforschung* 14, 213-229; 15, 26-54; 16, 113-136, 233-263.

Glatthard, Peter (1977), *Ortsnamen zwischen Aare und Saane*. Namengeographische und siedlungsgeschichtliche Untersuchung im westschweizerdeutschen Sprachgrenzraum. Bern / Stuttgart.

Greule, Albrecht (1973), *Vor- und frühgermanische Flussnamen am Oberrhein*. Ein Beitrag zur Gewässernamengebung des Elsass, der Nordschweiz und Südbadens. Heidelberg.

Hafner, Hans (1955), *Grundzüge einer Lautlehre des Altfrankoprovenzalischen*. Bern.

Hubschmied, Johannes Ulrich (1924), «Drei Ortsnamen gallischen Ursprungs: Ogo, Château d'Œx, Üechtland», *Zeitschrift für deutsche Mundarten* 19, 169-198.

Hubschmied, Johannes Ulrich (1926), «Gallische Nomina auf *-pi-*, *-pā-*», in: *Festschrift Louis Gauchat*. Aarau, 435-438.

Hubschmied, Johannes Ulrich (1933), «*bāgāko-*, **bāgon(o)-* 'forêt de hêtres'. Étude de toponymie suisse», *Revue celtique* 50, 254-271.

Hubschmied, Johannes Ulrich (1938), «Sprachliche Zeugen für das späte Aussterben des Gallischen», *Vox Romanica* 3, 48-155.

Hubschmied, Johannes Ulrich (1939), «Romanisch *-inco*, *-anco*», in: Gardette, Pierre et al. (éd.), *Mélanges Antonin Duraffour*. Paris / Zürich / Leipzig, 211-270.

Hubschmied, Johannes Ulrich (1944), «Über Ortsnamen des Amtes Thun», in: *Das Amt Thun*. Eine Heimatkunde herausgegeben im Auftrage der Sektion Thun des bernischen Lehrervereins von der Heimatkundekommission, vol. 1. Thun, 170-196.

Hug, Albert / Weibel, Viktor (2003), *Nidwaldner Orts- und Flurnamen*, 5 vol., Stans.

Jackson, Kenneth Hurlstone (1967), *A historical phonology of Breton*. Dublin.

Krahe, Hans (1964), *Unsere ältesten Flussnamen*. Wiesbaden.

Krahe, Hans (1977), «Alteuropäische Flussnamen», in: Steger, Hugo (éd.), *Probleme der Namenforschung im deutschsprachigen Raum*. Darmstadt, 39-97.

Kristol, Andres (2002), «Traces toponymiques du francoprovençal submergé en Suisse alémanique occidentale», *Vox Romanica* 61, 222-244.

Kristol, Andres (2003), «A la découverte de l'ancien francoprovençal: le témoignage de la toponymie haut-valaisanne», in: *Colligere atque tradere*. Études d'ethnographie alpine et de dialectologie francoprovençale. Mélanges offerts à Alexis Bétemps. St-Christophe (Aoste), 111-119.

Kristol, Andres (2004), «Sur les traces du francoprovençal prélittéraire: l'enseignement des toponymes d'origine francoprovençale dans la Romania submersa en Suisse occidentale», in: *Aux racines du francoprovençal*. Actes de la Conférence annuelle sur l'activité scientifique du Centre d'études francoprovençales «René Willien», Saint-Nicolas, 20-21 décembre 2003. Quart (Aoste), 21-36.

Kristol, Andres et al. (2005), *Dictionnaire toponymique des communes suisses. Lexikon der schweizerischen Gemeindenamen. Dizionario toponomastico dei comuni svizzeri*. Frauenfeld / Lausanne (= *DTS*).

Lambert, Pierre-Yves (1994 [²2003]), *La langue gauloise*. Description linguistique, commentaire d'inscriptions choisies. Paris.

Lodge, R. Anthony (1993), *French: from dialect to standard*. London.

Lodge, R. Anthony (1997), *Le français: Histoire d'un dialecte devenu langue*. Paris.

Lodge, R. Anthony (2004), *A sociolinguistic history of Parisian French*, Cambridge.

Meid, Wolfgang (1983), Zu populären gallo-lateinischen Inschriften», in: Haase, Wolfgang / Temporini, Hildegard (éds), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II, vol. 29/2, Sprache und Literatur. Berlin /New York, 1019-1044.

Morlet I, II, III = Morlet, Marie-Thérèse (1968-1985), *Les noms de personne sur le territoire de l'ancienne Gaule du VIe au XIIe siècle*. 3 vol., I: Les noms issus du germanique continental et les créations gallo-germaniques ([2]1971 [[1]1968]); II: Les noms latins ou transmis par le latin (1972); III: Les noms de personne contenus dans les noms de lieux (1985). Paris.

Pfister, Max (1978), «Die Bedeutung des germanischen Superstrates für die sprachliche Ausgliederung der Galloromania», in: Beumann, Helmut / Schröder, Werner (éds), *Aspekte der Nationenbildung im Mittelalter*, Sigmaringen, 127-170.

Pokorny, Julius (1948/49), «Zur keltischen Namenskunde und Etymologie», *Vox Romanica* 10, 220-267.

Pokorny, Julius (1950), *Hubschmied, Johannes Ulrich (1947), *Bezeichnungen von Göttern und Dämonen als Flussnamen*. Bern: Haupt, in: *Zeitschrift für romanische Philologie* 66, 430-437.

Polomé, Edgar C. (1983), «The linguistic situation in the western provinces of the Roman Empire», in: Haase, Wolfgang / Temporini, Hildegard (éds), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II, vol. 29/2, Sprache und Literatur. Berlin / New York, 509-553.

Rohlfs, Gerhard (1966-69), *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*. Trad. di Salvatore Persichino, I: Fonetica; II: Morfologia; III: Sintassi e formazione delle parole. Torino (= Rohlfs I, II, III).

Rouche, Michel (2003), *Les racines de l'Europe*. Les sociétés du haut Moyen Âge, Paris.

Schmidt, Karl Horst (1983), «Keltisch-lateinische Sprachkontakte im römischen Gallien der Kaiserzeit», in: Haase, Wolfgang / Temporini, Hildegard (éds), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II, vol. 29/2, Sprache und Literatur. Berlin / New York, 988-1018.

TGF = Nègre, Ernest (1990-1998), *Toponymie générale de la France: étymologie de 35.000 noms de lieux*. 3 vol. + supplément, Genève.

Vincent, Auguste (1937 [reprint 1988]) *Toponymie de la France*. Bruxelles [reprint Brionne].

Wartburg, Walter von (1940), *Hubschmied, Johannes Ulrich (1938c), «Sprachliche Zeugen für das späte Aussterben des Gallischen», *Vox Romanica* 3:48-155, in: *Zeitschrift für romanische Philologie* 60, 563-567.

Windler Renata ([2]1997), «Besiedlung und Bevölkerung der Nordschweiz im 6. und 7. Jahrhundert», in: Fuchs, Karlheinz (éd.), *Die Alamannen*. Stuttgart, 261-268.

Zinsli, Paul (1974), «Über Ortsnamen im Amt Erlach», in: *Aus der Geschichte des Amtes Erlach*. Festgabe zum Jubiläum «Das Amt Erlach 500 Jahre bernisch», hrsg. von den Gemeinden des Amtes Erlach. Biel, 67-90.

Zinsli, Paul (1977), «Spuren sprachverschiedener Begegnung in den Ortsnamen der schweizerdeutschen Alpentäler», in: *Beiträge zur Schweizer Namenkunde*. 12. Internationaler Kongress für Namenforschung in Bern (August 1975). Bern, 70-105.

Annexe: Les étymologies «celtiques» de Hubschmied[41]

	nom de la commune	explication de Hubschmied	explication actuellement retenue	Catégorie
(1)	Agarn VS	celt. **akaros*	celt. **akarno-*	7
(2)	Amden SG	celt. **andimos*	origine inconnue	5
(3)	Arbon	celt. **arwonā*	origine incertaine[42]	5
(4)	Ardez GR	celt. **ardwetio-*	celt. **ardwetio-*	7
(5)	Ayer VS	celt. **akaros*	celt. **akarno-*	7
(6)	Bargen BE	celt. **barga, bargia*	(a) celt. **barga, bargia* (b) celt. **barica*	7
(7)	Bargen SH	(a) celt. **barga, bargia* (b) germ. *barg*	(a) celt. **barga, bargia* (b) germ. *barg*	7
(8)	Bellinzona TI	celt. **belitionā*	NP lat. *Belitius, Bellitio*	3
(9)	Belp BE	celt. **pelpā*	origine inconnue	5
(10)	Bergün/Bravuogn GR	celt. **berga + -oniu*	celt. **berga + -oniu*	7
(11)	Betten VS	celt. **betwas*	germ. *bett*	4
(12)	Bettlach SO	celt. **betullākon*	NP lat. *Battalus/*Battilius + -akos/-acum*	3
(13)	Bevaix NE	celt. **betwakon*	NP lat. *Bibius + -ascu* (?)	3
(14)	Bière VD	celt. **beria*	(a) NP lat. *Berius* (b) afr. *bière* <?	6

(41) La catégorisation des exemples reprend la classification revue des étymologies de Hubschmied proposée au schéma n° 3, ci-dessus. En cas de doute (lorsque deux étymologies semblent possibles), nous avons donné ici la préférence à la proposition de Hubschmied (selon le principe «in dubio pro reo»), en les intégrant dans la classe «7». Les millésimes entre parenthèses indiquent que Hubschmied a proposé successivement deux explications différentes. La discussion plus détaillée de toutes ces propositions étymologiques se trouve dans les articles correspondants du *DTS*. Abréviations: NP = nom de personne; ethn. = ethnique (nom de peuple): étr. = étrusque.

(42) «Origine incertaine» signifie que la recherche toponymique du XXe siècle a proposé différentes explications dont aucune n'est sûre et parmi lesquelles, dans l'état actuel de nos connaissances, une décision semble impossible. Dans tous ces cas, celle de Hubschmied ne peut pourtant être retenue.

(15)	Bouloz FR	celt. **betullusko-*	celt. **betullusko-*	7
(16)	Brig VS	celt **brigwa*	celt. **briga*	2
(17)	Brüttelen BE	celt. **braku-tegilâs*	lat. **(villa) Brittélliaca* (?)	3
(18)	Cama GR	celt. **kama*	origine inconnue	5
(19)	Celerina/Schlarigna GR	(a) (1938) celt. **slēno, slēna* (b) (1955) NP étr. *Selius*	lat. **cellarium + -ina*	3
(20)	Cham ZG	celt. **kama*	origine inconnue	5
(21)	Charmey FR	celt. **calmítĭo*	celt. **calmítĭo*	7
(22)	Château-d'Œx VD	celt. **oukso-, ukso-*	(a) celt. **oukso-* (b) NP germ. *Otius, Auxius, Auscius, Oscus, Oscius, Osius, Hosius, Osco, Osico, Hozico* (?)	7
(23)	Chur/Cuera/Coira GR	celt. *cŭria < *korjā*	celt. *cŭria < *korjā*	7
(24)	Eischoll VS	celt. *ouxello-, uxello-*	celt. *ouxello-, uxello-*	7
(25)	Ernen VS	celt. **agranion*	NP lat. *Aranius, -ione*	3
(26)	Estavayer FR	celt. «tardif» **stavaia < *stamagia*	origine inconnue	5
(27)	Filzbach GL	celt. **welantjâs* < ie. **wel-*	ie. **wel + -entia*	7
(28)	Galmiz FR	celt. **calmítĭo*	celt. **calmítĭo*	7
(29)	Ghirone TI	celt. **akarion(o)-*	celt. **akarion(o)-*	7
(30)	Grono GR	celt. **akarion(o)-*	lat. **acre + -ōne*	3
(31)	Ilanz/Glion GR	celt. **itu* + celt. **landa*	origine inconnue	5
(32)	Ins/Anet BE	celt. **ānas, ānisī*	ie. **en + -ĭtĭum/-ĭcĭum*	1
(33)	Interlaken BE	celt. **enter lopās*	celt. **enter lopās*	7
(34)	Jaun/Jogne FR	celt. **jag- + -ōniu, -ōnia*	celt. **jag- + -ōniu, -ōnia*	7
(35)	Jona SG	celt. **jauna* (< **jagonā*)	ie. **jounā < *jeu + -n-*	1
(36)	Jonen AG	celt. **jauna* (< **jagonā*)	ie. **jounā < *jeu + -n-*	1
(37)	Kandergrund BE	celt. **kandarā*	celt. * *kandarā*	7
(38)	Kleinlützel SO	celt. **leukā*	germ. *luzzil*	4
(39)	Kloten ZH	celt. «tardif» **klaudon(o)- < *klādon-*	gallorom. **Claudio-dunum*	3

(40)	La Brévine NE	celt. **bebronā*	celt. **bebronā*	7
(41)	Lachen SZ	celt. **lokwā*	germ. *lache*	4
(42)	Lalden VS	celt. **loudon*	origine inconnue	5
(43)	Lauerz SZ	celt. **lokwānos*	NP germ. **Louw(h)artes (hov)*	4
(44)	Lausen BL	celt. *lausā*	germ. **(bi dëmo) langen soum*	4
(45)	Les Verrières NE	celt. **verna + -ārĭa*	lat. *vitrārĭa*	3
(46)	Leuggelbach GL	celt. **Leucella*	lat. *lŏcu* + germ. *-(e)le*	3
(47)	Lovatens VD	celt. **lokwetto-* + germ. *-ingōs*	NP germ. (**Laudowad?*) + *-ingōs*	4
(48)	Lugano TI	celt. **lokwanos*	lat. *lūcus + -ānum*	3
(49)	Lyss BE	celt. **lessa*	ie. **lēi-, lĕi-; *lī-, lĭ-* + suff.	1
(50)	Lyssach BE	NP celt. **Liksus, *Liksius + -acum*	NP lat. *Lissius, Lessius + -acum*	3
(51)	Maggia TI	celt. **magiā*	ital. *maggia* < lat. *maior*	3
(52)	Maisprach BL	NP germ. **Meginsper* + suff. *-ācum*	germ. **Meginesbrācha*	4
(53)	Meilen ZH	celt. *medio-lano*	celt. *medio-lano*	7
(54)	Mörel VS	celt. **morgā*	ie. **mer(e)g-, *morgh*	1
(55)	Morges VD	celt. **morgā*	ie. **mer(e)g-, *morgh*	1
(56)	Murgenthal AG	celt. «tardif» **Murgatta*	celt. **Morgā-dūnon*	2
(57)	Murten/Morat FR	Murten < celt. **Mori-dūnon* Morat < celt. **Moretto*	lat **mūr + -āttu*	3
(58)	Naters VS	celt. **snād-tro*	ie. **(s)notros > *natras*	1
(59)	(Nieder-)Önz BE	celt. **aunetiōn-, *abonetion- < *abona*	ie. **aunantia*	1
(60)	(Ober-)Ägeri SZ	celt. **akaros* + germ. *ahi*	ital. *agru* < lat. **acre* + germ. **-eia*	3
(61)	(Ober-)Bipp BE	celt. *betwa*	NP germ. *Bippo*	4
(62)	Ollon VD	celt. **aballone*	NP germ. *Odilone*	4
(63)	Orbe VD	celt. **werba*	origine inconnue	5
(64)	Rafz ZH	celt. **rowesa*	origine inconnue	5
(65)	Riddes VS	celt. «tardif» **ridda < ritu*	lat. *rigidu, rigida*	3

(66)	(Rüdlingen-)Alchenflüh BE	celt. **alche*	NP germ. *Alcher, Alker*	4
(67)	Saanen BE	celt. **seganonā*	précelt. **san + -ona*	1
(68)	Sagogn GR	celt. **Secanios* < **Sequanios*	origine incertaine	5
(69)	Salgesch/Salquenen VS	celt. **salikonios*	origine inconnue	5
(70)	Samedan GR	(a) (1938) celt. **samatinus* (b) (1955) NP étr. *Semāntinōs*	origine inconnue	5
(71)	Sarnen OW	celt. **sarnono-*, **sarnona*	origine incertaine	5
(72)	Savièse VS	celt. **samesia*	origine inconnue	5
(73)	Savognin GR	celt. **sequaninus*	(a) ethn. *Suanetes + -inu* (b) NP *Isuanus + -inu*	6
(74)	Savosa TI	celt. **segusiu, segusiā*	(a) celt. **segusiu, segusiā* (b) celt. **sego + -ōsu*	7
(75)	Schwyz SZ	(a) (1945) celt. **(alpes) suētās* (b) (1961) NP étr.	origine incertaine	5
(76)	Seewis GR	celt. **Sequenios*	origine inconnue	5
(77)	Sent GR	celt. *senos*	origine inconnue	5
(78)	Sevgein GR	celt. **Sequenios*	origine inconnue	5
(79)	Sierre/Siders VS	celt. **sedrios*	NP lat. *Sitrius*	3
(80)	Silenen UR	celt. **Segilā*	ie. **Sila*	1
(81)	Simplon VS	celt. **seno pelion*	origine inconnue	5
(82)	Sins AG	celt. **senā*	celt. **sento-*	2
(83)	Sisseln BL	celt. **segisterā*	ie. **Sisilā*	1
(84)	Sommeri TG	celt.-lat. **in summo rino*	(a) celt.-lat. **in summo rino* (b) germ. *sumbarīn*	7
(85)	Spiez BE	celt. **spijates*	germ. *spioz*	4
(86)	Stäfa ZH	celt. «tardif» **stavaia* < **stamagia*	germ. *stefeia* < **steveneia*	4
(87)	Thielle NE	celt. *Tela*	ie. **tĭl(-a)*	1
(88)	Thusis GR	celt. **Tausa*	origine inconnue	5
(89)	Tinizong GR	celt. **tinn-, tinnetion*	origine inconnue	5
(90)	Törbel VS	celt. **dorwia*	ie. **dúr + -ubia*	1

(91)	Treiten BE	celt. **tragetâ, *tragetaron(o)*	lat. *directu*	3
(92)	Tschlin GR	celt. **slēn-*	lat. **cellīnum*	3
(93)	Tschugg BE	celt. **tsukko-*	origine inconnue	5
(94)	Tuggen SZ	celt. **dukones*	rom. **tŭg, togo* < lat. *tofus*	3
(95)	Uster ZH	celt. **uksutra*	germ. **ustar-aha*	4
(96)	Vermes JU	celt. **wertamā*	celt. *vertamo-*	7
(97)	Visp/Viège VS	celt. **wospā, *waspā, *wespā*	ie. **uis-ŭbia*	1
(98)	Vrin GR	celt. **wer-ēna*	origine inconnue	5
(99)	Weesen SG	celt. *Waison, Waisa*	celt. *uesu-*	7
(100)	Weggis LU	celt. **wado-tegiās*	celt. **uo-tegiās* (?)	2
(101)	Wohlen AG	celt. «tardif» **waulo-, *waulon(o)*	germ. **(ze) Walhun*	4
(102)	Worb BE	celt. **werba*	ie. **uer-/*uor-/*ur- + -(a)vā*	1
(103)	Worben BE	celt. **werba*	germ. *(h)wërban, wërben*	4
(104)	Ziefen BL	celt. **kemennā*	lat. **(villa) Civiāna*	3